

Journée internationale de la femme

Quelle place pour les femmes dans notre Église diocésaine ?



Martine Windal Je suis directrice adjointe de l'Institut supérieur de théologie de Nice-Sophia-Antipolis pour la sixième année. Ce que je retire d'être femme en responsabilité en Église ? Une immense joie et une très grande fierté. Mais cette joie et cette fierté ne sont pas d'autant plus grandes que je suis une femme. Et par ailleurs, il y a beaucoup de joie à l'IST : la joie et l'émerveillement des étudiants, pour lesquels et en lesquels s'ouvrent tout à coup des perspectives insoupçonnées qui donnent du souffle. Je suis heureuse d'être au service de cela. Et en vérité, je rends grâce à Dieu pour ce qui se vit à l'IST.

En tout cas, dans le domaine de l'enseignement de la théologie, qui est le cadre de ma responsabilité, ce qu'il faut bien voir, c'est le chemin parcouru. Il y a de quoi se réjouir ! Il y a quelques dizaines d'années, créer dans un diocèse un institut universitaire de théologie pour des laïcs aurait été impensable. Et encore davantage le fait d'en confier la direction, même adjointe, à une femme. De ce point de vue, nous avons beaucoup de chance dans notre diocèse. Il n'y a donc pas si longtemps que l'enseignement de la théologie s'est ouvert aux laïcs. D'ailleurs,

témoignage

même la simple lecture de la Bible ne leur a été proposée et rendue accessible par les traductions en langues vernaculaires qu'après Vatican II. Cela explique certainement qu'il y ait encore peu de théologiens laïcs (1). Mais on peut espérer que les choses évoluent, petit à petit. Je suis émerveillée du succès que les formations universitaires en théologie remportent, surtout depuis que des solutions d'enseignement à distance sont proposées dans la plupart des universités. Voici une force sur laquelle l'Église pourra compter. Aujourd'hui, des laïcs, hommes et femmes, commencent à enseigner la théologie dans les séminaires et dans les universités catholiques, aux côtés des prêtres, en bonne intelligence, et dans le respect mutuel, pour autant que je puisse en juger. Il faut maintenant que davantage de laïcs deviennent eux-mêmes de véritables théologiens, capables non seulement d'enseigner, mais d'apporter leur pierre spécifique à l'édifice de cette tradition de pensée qui se transmet depuis plus de deux mille ans...

Pour ma part, j'ai la joie de pouvoir exercer ma mission en lien avec le diocèse, dans la confiance et le respect mutuels. Cela m'encourage à réfléchir à cette place des femmes dans l'Église d'une manière plus générale. Je vous livre ici, bien humblement, quelques éléments d'une réflexion tout à fait partielle et insuffisante. Disons un instantané de réflexion.

Je dois reconnaître qu'il n'est pas forcément simple d'être une femme dans l'Église, en particulier dans nos sociétés occidentales, où l'égalité entre les hommes et les femmes se revendique dans un même « pouvoir faire ». Or, si l'Église a été la première à affirmer l'égalité de tout être humain, homme ou femme, dans le Christ, elle n'accorde cependant pas aux unes et aux autres le même « pouvoir de servir ». C'est un fait qui n'est pas sans conséquences sur la perception que les femmes et les hommes ont d'eux-mêmes, de leur place dans l'Église et de leurs rapports entre eux. Je constate aussi qu'il n'est pas facile d'aborder cette question sans soulever des réactions passionnées de part et d'autre. Pour les uns, la question est réglée une fois pour toutes comme par décret divin ; pour les autres, tout reste à faire, voire à conquérir. Il me semble cependant qu'il ne devrait être question ni de bastion à garder ni de place forte à prendre. La vraie et seule question est : comment annoncer – et incarner – le Christ aujourd'hui ? Il y a urgence. Comment le faire ensemble ?

Le problème majeur avec cette question est qu'on la réduit le plus souvent à celle de leur ordination (2). Mettre entre parenthèses la question de l'ordination des femmes permettrait de la replacer dans le cadre plus large de la place des laïcs dans l'Église (3). En particulier, il me semble que l'on pourrait mener une réflexion sur la participation des laïcs à la tâche d'enseignement et de gouvernement de l'Église.

Je voudrais également évoquer la participation des laïcs dans la mission de gouvernement. Là aussi les choses ont beaucoup évolué depuis Vatican II. De cela aussi il faut se réjouir. Des laïcs sont impliqués davantage maintenant dans les divers services, conseils paroissiaux et diocésains. Certains sont même invités dans quelques dicastères romains. Mais ce qui doit être envisagé, ce n'est pas seulement la « quantité » ou « densité » de présence de laïcs au sein de ces instances, mais bien la manière avec laquelle ils sont ou non dans la réalité, associés aux orientations à choisir, aux décisions importantes à prendre. Une difficulté majeure provient pour moi de la hiérarchisation du « pouvoir de servir ». Alors que dans les paroisses, certains curés se sentent envahis par l'omniprésence des femmes, au fur et à mesure que l'on s'élève dans les degrés du gouvernement de l'Église, la gent laïque, et en particulier féminine, se raréfie et finit par être totalement exclue (4). Pour ma part, je rêve que clercs et laïcs (hommes et femmes, consacrés ou non), animés du désir de *pouvoir servir*, et non de *celui de se servir du pouvoir*, puissent davantage œuvrer réellement ensemble, même à des niveaux de pouvoirs élevés, *pour la Gloire de Dieu et pour le salut du monde*, avec cette confiance de penser que, dans les décisions à prendre ensemble, l'Esprit éclairera les uns et les autres, chacun au cœur de son vécu et de son engagement propre, selon le point de vue spécifique que la vie lui donne d'entrevoir. C'est, à l'heure actuelle, difficilement envisageable, mais il y aurait peut-être là quelque chose à réfléchir d'un point de vue théologique. Non qu'il faille que l'Église change en fonction du monde, mais bien que l'Église se donne toujours à nouveau les moyens de s'adresser à ce monde pour le changer.

(1) Par exemple, parmi les 30 membres nommés de la Commission théologique internationale (dicastère fondé en 1969 par Paul VI, dans le sillage du Concile), venant de 21 pays des cinq continents, on compte seulement quatre laïcs, dont deux théologiennes confirmées par Benoît XVI en 2009 après leur première nomination par Jean-Paul II en 2004.

(2) Pour ma part, je ne veux pas aborder ici la question de l'ordination des femmes parce que, personnellement, je dois encore y réfléchir. Et prier pour que l'Esprit éclaire ma raison. Cela dit, je voudrais souligner que, si certaines revendiquent haut et fort le droit à ce que leur vie soit « ordonnée » au Christ à ce niveau-là, qui est présenté comme la suite du Christ la plus intime et la plus radicale, ce n'est sans doute pas par revendication jalouse du pouvoir, mais par désir de partager davantage la tâche des disciples, comme ces femmes qui suivaient le Christ, qui restèrent avec lui au pied de la croix et qui ont été associées de manière privilégiée à la première annonce de sa résurrection.

(3) Dans l'Église, le mot « laïc » reçoit un sens spécifique lié à la structuration de l'Église comme société religieuse. On y oppose alors les laïcs – membres de cette société, mais n'y exerçant que les activités découlant de l'appartenance commune à l'Église par le baptême – aux clercs, qui reçoivent dans cette société un statut spécifique d'où découlent les actes de gouvernement, d'enseignement et de présidence des assemblées cultuelles. Ainsi « est laïc celui qui n'appartient pas au clergé ». Voir J.-Y. Lacoste (sous la direction de), Dictionnaire critique de théologie, PUF, Paris, 1998, p. 637. Ajoutons que, parmi les laïcs, il faut distinguer encore le sous-groupe des personnes qui sont *consacrées* (moines et religieuses par exemple), et non pas *ordonnées*, comme le sont celles qui appartiennent au clergé.

(4) Personnellement, je trouve dommage que l'Église se passe autant des laïcs au plus haut niveau, même si elle le justifie théologiquement. Je le regrette, d'une part parce qu'elle se prive d'une vraie richesse, d'un regard spécifique, complémentaire et nécessaire, et d'autre part parce qu'elle apparaît aux yeux d'une partie du monde comme une société sectaire et rétrograde, et que cette image discrédite son discours.